

Dans *Mister T. & moi*, Elisa Rojas, avocate et activiste, revient sur l'histoire d'amour à sens unique qui a marqué sa vie de jeune adulte. Tout en abordant des sujets qui donnent « confiance aux personnes handicapées et [font] réfléchir celles qui ne le sont pas ».



ELISA ROJAS

DÉCLARE SA FLAMME

PROPOS RECUEILLIS PAR AUDREY COUPPÉ DE KERMADEC

Bien qu'elle soit une amoureuse des rencontres IRL, Elisa Rojas s'est entretenue avec moi au sujet de son nouveau livre à travers un écran - confinement oblige. *Mister T & moi* est une histoire d'amour. Ou plutôt, l'histoire d'une déclaration d'amour qui s'est soldée par un râteau. Mister T, l'homme dont Elisa Rojas était secrètement éprise pendant une décennie, n'a de mystérieux que son nom. Car à travers la montagne de détails que l'amoureuse transie a glanés dans sa mémoire, on se croirait presque aux côtés des deux ancien.ne.s étudiant.e.s en droit, sur les bancs de la fac où ils se sont connu.e.s. Sous ses airs de « chick lit » et de telenovela, le récit de l'avocate et militante raconte avec humour, honnêteté et spontanéité les vertiges de l'amour, les travers de la masculinité toxique et les préjugés validistes qui gangrènent les relations. « Je voudrais que mon livre donne confiance aux personnes concernées et fasse réfléchir celles qui ne le sont pas », résume-t-elle.

Comment vous est venue l'envie d'écrire un livre sur l'amour ?

C'était plus fort que moi. C'est un projet qui a mis longtemps à mûrir, mais je l'ai très vite rédigé. C'était le premier sujet que je voulais aborder, ça me paraissait urgent. Je suis fatiguée qu'on humilie les femmes handicapées sur ce terrain-là.

Cette déclaration d'amour vous a à la fois libérée et surprise. Pourquoi ?

Étrangement, je crois que le jour où je l'ai faite a été l'un des plus beaux de ma vie (*Rires*). Quand je suis repartie de mon côté, je me suis sentie plus libre que jamais. Comme si des tonnes de plomb avaient été retirées de mes épaules. C'était un tournant, je me suis prouvé à moi-même que j'étais capable de le faire. Ce qui m'a étonnée en revanche, c'est le fait que Mister T. n'ait pas fait semblant de ne pas savoir quels étaient mes sentiments pour lui. Il savait déjà et c'est à ce moment-là que je l'ai compris.

Vous analysez Mister T. dans ses moindres caractéristiques et êtes très lucide à propos de vous-même et de vos sentiments. D'où vous vient cet esprit d'analyse ?

Probablement parce qu'à l'époque, j'ai retourné les choses dans tous les sens ! Dans la vie, quelles que soient les situations, j'aime essayer de les comprendre. Pendant cette période, qui a duré un peu moins de dix ans, j'ai passé mon temps à suranalyser la personnalité de Mister T. pour comprendre ses réactions et ce pour quoi j'étais attirée par lui, mais aussi pour trouver une issue. J'ai mis beaucoup de temps à en trouver une, bien qu'elle était très simple (*Rires*). J'ai une telle forme de recul sur moi-même que ça peut être difficile pour des professionnel.le.s de santé, comme des psychologues, de m'apprendre quelque chose sur moi qui ne me serait jamais venu à l'esprit. Globalement, je sais d'où viennent mes traumatismes et quels impacts ils ont sur ma vie actuelle. Ça ne veut pas dire que j'ai la solution à tous les problèmes, mais je me connais bien. J'ai commencé très tôt ce travail de réflexion pour pouvoir trouver en moi les ressources dont j'avais besoin pour traverser certaines choses.

Mister T. est prisonnier de son image et de ce que les gens projettent sur lui. Qu'est-ce que ça révèle, selon vous ?

Tout le monde projette des choses sur tout le monde. Surtout quand on rentre dans une catégorie. On est rattaché.e.s à des idées, à des présupposés. Mister T. renvoyait une image d'une certaine masculinité. Une masculinité dominante qui est supposée être celle auxquels les hommes doivent aspirer et celle qui attire les femmes hétérosexuelles. Je voulais donc prendre les codes de la comédie romantique pour dire autre chose. Pour dire : « Ce qu'on nous vend comme masculinité, ça pose de vrais problèmes. » Elle a pour seul objectif de maintenir un pouvoir. J'ai mis beaucoup de temps à le comprendre. L'une des raisons pour lesquelles cette histoire d'amour n'aurait jamais fonctionné, c'est parce qu'il y avait ce déséquilibre dans le pouvoir. Et moi, je ne l'acceptais pas. Or, dans un monde où les hommes ont l'habitude d'avoir la main et de la garder, c'est inacceptable. Et encore plus si ça vient d'une femme qui devrait doublement s'écraser.

Suite à votre déclaration, Mister T. vous a trouvée courageuse. Vous le dit-on souvent ?

D'habitude, le mot est toujours associé à mon handicap. Comme si j'étais courageuse d'exister en étant handicapée. Tout dépend de votre définition du courage. Si pour vous, le courage, c'est simplement de faire ce que vous avez à faire malgré les obstacles, ça s'appelle vivre. Et donc, tout le monde est courageux et pas seulement les personnes handicapées. Et par ailleurs, ce n'est pas parce qu'on est capable d'affronter certaines choses que les moments de vulnérabilité ou d'abattement n'existent pas. C'était d'ailleurs important que ça soit visible dans mon livre. Je voulais que les gens comprennent que les personnes handicapées sont complexes et multidimensionnelles, comme tout le monde.

Quelles conséquences cette histoire a-t-elle eue sur votre vision de l'amour, sur vos relations avec les autres et avec vous-même ?

Ça m'a fait réaliser que j'avais davantage envie de devenir qui je suis devenue que de trouver quelqu'un. Je me suis rendu

compte que mon centre d'intérêt réel était de produire du contenu sur le handicap et militer dans ce domaine. Je me suis aperçue que c'était nécessaire et vital et j'ai trouvé l'écrit comme mode d'expression. Je me suis trouvée, je me suis recentrée. C'est très bien d'être amoureux.se et de rester ouvert.e à cette possibilité. Mais en faire un objectif de vie, ça me ressemble moins.

La politique occupe une part importante dans le choix de vos relations et dans votre livre.

Ça fait tellement partie de moi que je ne pourrais pas ne pas la faire apparaître. La politique ne prend pas la même importance chez tout le monde. Pour moi, ce n'est pas quelque chose de secondaire à laquelle on ne penserait que le jour des élections. Ça fait constamment partie de ma réflexion. Ça joue même dans l'intérêt que je peux porter à une personne. Pour moi, être dans le même bateau que quelqu'un et ne pas ramer dans le même sens, ça ne mène nulle part.

Les femmes handicapées sont plus exposées que la moyenne aux violences sexuelles, vous en parlez d'ailleurs dans le livre à travers ce que vous avez vécu. Pourtant, dans les luttes féministes, le micro leur est peu tendu...

Le féminisme comme mouvement d'ensemble ne prend pas suffisamment en compte les problématiques liées aux violences faites aux femmes handicapées. Comme d'autres femmes qui appartiennent aux minorités, on a déjà une difficulté à entrer dans le groupe social « femmes » et à faire comprendre aux autres que nous sommes concernées par les violences, c'est donc beaucoup plus difficile d'aborder ce sujet. En réalité, non seulement on est concernées, mais on l'est même davantage. On est même les premières concernées, mais on ne nous voit pas ! Le mouvement féministe a tout un travail de fond à faire sur lui-même pour qu'on puisse occuper la place qu'on devrait occuper au sein de ces mouvements. C'est en produisant des choses nous-mêmes et en expliquant où se situent les nœuds qu'on va, je l'espère, finir par y arriver. Pour ma part, pendant des années, je ne me suis pas sentie concernée

par ces violences – c'étaient des questions de femmes valides. Je n'avais pas identifié le harcèlement sexuel que j'ai vécu parce que j'avais intériorisé le discours selon lequel je ne serais pas une femme. Grâce à #MeToo, aux réseaux sociaux et à l'évocation de certaines violences traversées pendant l'enfance, j'ai réalisé que j'avais vécu une histoire d'une banalité totale. Ça arrive constamment et je ne le savais pas. À l'époque, je pensais aussi que ce qui m'était arrivé avait été « provoqué » par tel ou tel comportement de ma part. Maintenant, je sais que c'est tout simplement parce que je suis une femme.

Dans votre livre, vous affirmez définir vous-mêmes votre propre féminité. Quelle est-elle ?

Je pense qu'on est obligé.e.s de le faire. Quand on comprend à quel point les stéréotypes et les codes de genre ne reposent sur rien et sont totalement artificiels, on fait des choix et on fabrique soi-même sa propre recette. Extérieurement, je réponds aux codes de la féminité, mais en même temps, j'ai une personnalité qu'on identifie au masculin. Je n'ai absolument pas l'intention de changer ce soi-disant contraste. Moi, j'adore tout ce qui est un peu trompeur. C'est comme ça que j'ai d'ailleurs écrit mon livre : ça a l'air d'être de la littérature de « poulette », mais j'y parle de féminisme et de politique de manière accessible. Il y a des choses dans les codes liés à la « féminité » qui me plaisent. Je ne pourrais, par exemple, jamais renoncer au maquillage. Je pense que tant que ce n'est pas pesant et que je le fais pour moi-même, c'est ok.

Vous dites que les rencontres derrière les écrans ne sont pas faites pour vous, car elles vous empêchent d'accéder à ce qui émane d'une personne. Pensez-vous l'amour impossible au temps du Covid-19 et de la distanciation sociale ?

Pour moi, le problème de ces outils, c'est qu'ils reproduisent les mêmes violences et les mêmes rejets que dans la vie réelle. Et le fait que ces violences soient écrites est pour moi d'autant plus brutal. Le simple mouvement qu'on fait pour naviguer de profil en

profil sur les applications de rencontres est une violence, je trouve. Moi, j'adore voir les gens en vrai, faire des rencontres fortuites. Vous vous imaginez bien que je souffre énormément en ce moment (*Rires*). On ne sait pas combien de temps cette pandémie va durer et je ne sais pas si je vais pouvoir tenir... Un ami m'a donc proposé de prendre en main mon futur profil sur un site de rencontres et de filtrer les interactions pour m'éviter les dick pics et autres formes de harcèlement courantes sur ces plateformes.

À ce propos, il existe de nombreux comptes Instagram qui affichent les différentes formes de fétichisation sur les applications de rencontres. Dans votre livre, vous parlez vous-même de cette essentialisation concernant les femmes handicapées...

À une époque, je n'imaginai même pas qu'il y avait des hommes valides qui cherchaient des femmes handicapées parce qu'elles seraient moins sollicitées et donc plus accessibles. Il faut en être conscient.e.s et s'en protéger. Ça fonctionne comme pour toutes les minorités. À partir du moment où quelqu'un.e prend un critère comme celui-là pour choisir son partenaire, la relation ne peut pas être saine. Ça veut dire qu'iel est en train de fantasmer quelque chose. Les gens qui ont cette démarche déshumanisent l'autre, occultent le fait qu'iel puisse avoir sa propre personnalité, son propre parcours. C'est le même procédé que celui décrit par Frantz Fanon lorsqu'il écrivait : « Celui qui adore les n*gres est aussi "malade" que celui qui les exècre. » On ne peut pas faire d'un élément comme celui-là un critère de choix sans finir par transformer la personne en objet.

La société assimile le handicap à la dépendance ou à la souffrance physique et morale. Dans votre livre, on voit que votre optimisme et votre joie de vivre étonnent les gens. Est-ce toujours le cas ?

En tant que personnes handicapées, on représente des choses très négatives, donc les gens ont du mal à croire qu'on puisse atteindre une certaine forme d'équilibre. Ils ne nous pensent pas capables d'être

heureux.ses. Et même quand on l'est, ils sur-interprètent en en faisant une sorte de leçon de vie. Comme s'il s'agissait d'une volonté d'inspirer les personnes valides. La société nourrit une vision figée des choses nous concernant. Soit on irait mal parce qu'on est handicapé.es, soit on irait bien, ce qui est étonnant, mais paradoxalement normal, puisqu'on serait extraordinaires. Certes, il y a un contexte qui ne nous facilite pas la vie, un système qui nous empêche de faire ce qu'on a envie de faire, mais on peut aller bien comme on peut aller mal. On est humain.e.s. C'est très compliqué de faire exister des représentations et des récits nuancé.e.s. C'est ce que j'ai essayé de faire. Il faut que l'on produise nous-mêmes nos histoires.

Où et quand vous sentez-vous la plus libre ?

Physiquement, je ne peux pas dire que je me sente libre puisque je suis dépendante de l'aide des autres et de l'accessibilité. C'est même la caractéristique des personnes handicapées, on n'a pas la même liberté que les personnes valides. Par contre, je pense avoir une liberté intellectuelle et intérieure. Elle n'est pas totale car elle ne peut pas l'être dans un monde avec autant de systèmes d'oppressions et d'inégalités. Mais j'ai une certaine forme d'autonomie et d'indépendance sur le plan intellectuel et affectif liée à la conscience que j'ai construite et que mes parents m'ont donnée. Je me sens libre de beaucoup plus de choses que ce que certaines personnes pourraient imaginer.

Mister T. & Moi, Elisa Rojas, éd. Marabout, 19,90 €